

—Vous voilà comme tous les étrangers ; vous vous enflamez sur le droit, et l'idée de lui faire la cour vous vient. Il y faut renoncer, à cette idée. Madama Dandolo est un ange, et son mari est aussi beau qu'elle est belle, ainsi que vous dites. Ils s'aiment quo cela fait plaisir à voir.

« La Française est la seule dame de Venise qui n'ait point de sigisbé. Ce n'est pas la mode de son pays, dit-elle, et elle n'en veut pas.

—Et sera-t-elle là, maquée ?

—Elle se démasque souvent, quand on le lui demande.

—Comment, quand on le lui demande ?

—Sans doute, nous sommes si amateurs de la beauté, en ce pays-ci, que nous voulons l'admirer à notre aise, et rien n'est plus commun que de solliciter d'une belle femme la permission de la voir.

—C'est bon à savoir, murmura le questionneur. C'est bien, reprit-il tout haut. Et jusqu'à quelle heure reste-t-on sur la place Saint-Marco ?

—Toujours : on ne s'en va pas, on ne s'en va jamais ; on se retire. Les uns vont dormir, les autres les remplacent ; en temps de carnaval, deux heures de sommeil suffisent.

Il y eut un instant de silence.

—N'y a-t-il point d'autres étrangers célèbres par leur beauté en ce moment, à Venise ?

—Une Allemande qu'on prétend assez fraîche, la marchesa Breca, et puis la sœur de madame Dandolo, la signorina Aurora ; mais celle-là, on ne la voit pas : elle est malade et ne sort pas du palais.

—Ah ! ah ! on la laisse seule ainsi ? sa sœur ne reste pas avec elle ?

—Toute la journée. Elle ne la quitte que quand elle dort. Oh ! santa madona ! elle ne l'abandonnerait point sans cela.

—Et quelle maladie a cette pauvre fille ? Vous me paraissez bien instruit.

—Ma cousine est fille de service au palais Dandolo, et je vais souvent à l'office. La signorina Aurora a une maladie de langueur : on ne sait ce que c'est. Les uns disent qu'elle regrette la France... les autres... enfin, cela ne nous regarde pas.

—Que disent les autres ? Vous contez si bien que vous m'intéressez beaucoup.

—Vous êtes bien bon, Excellence, reprit le gondolier en remassant une petite pîde que le voyageur avait jetée par terre à son intention. Les autres disent que la signorina a laissé à Versailles un amoureux.

—Un grand seigneur, apparemment ?

—Justement non, et voilà la chose : elle voulait l'épouser ; monsieur son père, qui vivait dans ce temps-là, a refusé d'y consentir ; à sa mort, il a persisté et il a écrit à madame de venir la chercher pour l'emmenner avec elle à Venise, et qu'elle ne revît pas son galant.

« Depuis ce temps-là, la signorina est malade et ne rit point, elle qui riait tant, à ce que prétendent les Français de l'antichambre.

—Madame Dandolo devrait faire chercher son amoureux et les marier, cela guérirait la « ragazza. »

—Eh bien, madame Dandolo ! elle a juré à son père qu'elle n'y consentirait jamais.

—Vraiment ? répliqua l'inconnu en souriant d'un de ces sourires inexplicables : particuliers à certains visages et qui signifient trop de choses à la fois pour qu'on puisse les comprendre.

Voilà la Piazzetta, Eccellenza, et vous pouvez entendre le

bruit des instruments. C'est brillant, ce soir ; vous vous amusez bien. Faites quelques conquêtes, et souvenez-vous, pour la conduire, de Stefano Carmentì.

—Je te prends à mon service pendant tout le temps de mon séjour à Venise, si tu veux, répondit l'étranger en sautant sur le quai.

—Je ne demande pas mieux, répondit le batelier ; disposez de moi, Eccellenza. Faut-il vous attendre ici ?

—Attends moi ; peut-être ne resterai-je pas longtemps !

L'étranger, après ces mots, s'élança dans la foule mouvante sur la Piazzetta ; il la fendit avec une hardiesse et une rapidité que sa haute taille et ses épaules carrées soutenaient à merveille.

Il atteignit la place Saint-Marco et tourna à gauche, près de la tour de l'horloge, pour se faufiler sous les arcades et arriver au café Florian, ce qui n'était pas chose facile.

Il y parvint cependant, comme un homme dont le but est tracé et qui ne s'inquiète pas des obstacles.

Des chaises et des tables en encombraient l'entrée. Il s'appuya contre une colonne, croisa ses bras et se mit à observer. Il n'entendit d'abord que des cris, des éclats de rire, des chansons, de joyeuses paroles, accompagnés par les musiques et les parades de la place : c'était assourdissant.

Peu à peu, il distingua les conversations particulières, il surprit un mot en l'air, puis une phrase, puis un regard, puis un serrement de main, et bientôt il se vit au courant de la galanterie circonvoisine.

Rien dans tout cela ne lui rappela ce qu'il cherchait, apparemment, car il attendit encore.

Minuit sonna à l'horloge de Saint-Marco. Aussitôt, comme d'un commun accord, les dames s'animent davantage, les « bahuti » circulent empressés dans les coins sombres, la frénésie du plaisir s'omparsa de plus en plus de cette population idolâtre du plaisir.

Une certaine rumeur se fit entendre dans le cercle élégant des grandes dames : on regardait, on cherchait, on s'informait.

—C'est elle, dit enfin un cavalier en bahuto très-fermé et visant au mystère.

—Qui cela, elle ? demanda l'inconnu.

—La Zerlina, la plus belle femme de Venise !

—Après madame Dandolo, si vous permettez.

—Madame Dandolo ? ah ! peut-être ; mais vous pourrez juger à votre aise, car la voilà qui s'avance sans masque donnant le bras à son Altesse.

—Pardon, monsieur, je suis un étranger : à qui madame Dandolo donne-t-elle le bras, s'il vous plaît ?

—A Son Altesse le doge Manini, monsieur. Elle tient son masque à la main : sans doute Son Altesse l'en aura priée. Il aime à montrer les belles patriennes au peuple, car le peuple les idolâtre.

Voyez comme on les entoure, comme on la regarde, et quels respect on lui prodigue ! Vous avez raison, madame Dandolo est plus belle encore que la Zerlina : c'est un visage du ciel et une taille de sylphide.

Amarante passa en ce moment si près d'eux que les plis de son bahuto touchèrent le manteau de l'inconnu. Il tressaillit des pieds à la tête. Il entendit la comtesse dire au doge :

—Oh ! oui, mon prince, si ma pauvre sœur ne l'exigeait pas, je ne la quitterais jamais.

Une sensibilité touchante brillait sur son visage ; on comprenait qu'au milieu de cette fête, son cœur et sa pensée étaient près de l'amie souffrante ; on comprenait que sa volonté ne la condui-